

L'automobile fantastique

N'avez-vous jamais ressenti quelque chose d'étrange en observant une automobile ?

N'avez-vous jamais pensé que ses phares ressemblaient à des yeux, sa calandre à une bouche ? Ne vous êtes-vous jamais senti fasciné et menacé en soirée, seul dans un hangar ou dans un garage souterrain ou dans une cour déserte, entouré d'automobiles de toutes formes et de tous âges ?

N'avez-vous jamais pensé que ces machines roulantes avaient une âme, qu'elles vous observaient, qu'elles pouvaient soudain se montrer hostiles quand leurs phares éclairaient et vous désignaient, telle une vedette sur un podium ?

N'avez-vous jamais ressenti quelque angoisse face à une grosse américaine aux chromes outrageants, aux calandres parfois vulgaires, aux looks impressionnants ?

Ne vous êtes-vous jamais mis à trembler devant ces mécaniques endormies, nées de l'imagination de l'homme et auxquelles il ne manquait que la parole ?

Ne vous a-t-il jamais semblé que l'homme les avait créées à son image ?

Moi, je me sens démuni devant ces autos et j'appréhende leurs réactions tout en ressentant une forte attirance pour elles.

Lorsque j'avais dix ans, enfant espiègle et curieux, j'étais déjà passionné par les belles automobiles et je rêvais d'être un jour le propriétaire de l'une de celles que je regardais rouler sur le bitume, magnifiques carrosseries étincelantes, parcourant les rues de ma ville.

A l'époque, mes parents et moi habitions un petit pavillon juste à côté d'un bois dans l'est de la France non loin de Verdun et notre seul

voisin était un retraité, grand, seul qui vivait aussi dans un pavillon.

Toujours tiré à quatre épingles, cet homme au visage anguleux, dur et aux cheveux grisonnants ne me disait rien qui vaille.

Tout dans sa physionomie annonçait l'homme rude, peu sensible, l'individu au cœur sec qui ne s'encombrait guère de mots pour s'exprimer, qui devait haïr les états d'âme et, qui sait, peut-être ses voisins.

Sa demeure, bien grande pour lui, était assez moderne et bien plus luxueuse que la nôtre. Aisé, notre voisin semblait apprécier les jardins extrêmement bien entretenus car de loin, tout était agencé de tel sorte que nul plante ne dépassât : ni bosquet, ni arbuste, ni parterre de fleurs.

La pelouse était rasée de près.

Dans le jardin, chaque semaine, on voyait travailler un jardinier d'âge mûr, un peu à l'image du voisin, à l'air rébarbatif. Hormis cet homme, on ne voyait personne d'autre entrer. Le voisin me faisait l'effet d'un irréductible misanthrope.

Sa demeure, blanche aux volets bleu ciel, ne présentait ni fissure ni noircissure. Tout était net, à l'image de l'homme à la mine sévère.

Je ne me rappelle pas qu'il ait eu une seule fois un mot aimable à l'adresse de mes parents ni qu'il leur ait sourit. Il se contentait simplement de les saluer d'un bref signe de tête lorsque ceux-ci se trouvaient dans son champ de vision.

Mes parents devaient sans doute être impressionnés par l'homme d'en face car ils cherchaient souvent à l'éviter.

Ce dernier possédait une superbe auto, fleuron de l'industrie française, une voiture rutilante dont j'admirais depuis toujours les lignes, les formes inimitables :

Une magnifique déesse bleu métallisée. Autrefois, c'était mon modèle préféré, mon auto fétiche : Ses lignes agréablement tendues, élancées, si différentes des créations françaises de l'époque, plus traditionnelles, plus ramassées. En un mot, banales. L'autre, on ne l'oubliait pas.

La déesse qui me passionnait était une sorte d'extra-terrestre automobile. Son avant était quelque peu agressif avec ses quatre gros phares dissimulés par deux vitres latérales et ses pare chocs arrogants. La poupe de l'auto était plus en douceur.

Notre voisin la sortait tous les jours et j'avais plaisir à la contempler de retour de l'école derrière la fenêtre de ma chambre, lorsqu'elle était garée dans la rue ou devant son garage.

Parfois, par curiosité, j'allais sur le trottoir jeter un coup d'œil à l'intérieur. Le somptueux cuir des sièges invitant au voyage ainsi que le tableau de bord harmonieusement dessiné et ses multiples gadgets visibles me charmaient profondément.

Bien des fois, j'aurais eu envie d'ouvrir la portière avant et de m'installer au volant de cette auto. Mais je n'osais pas évidemment. Je me contentais seulement de rêver derrière la vitre, d'imaginer des voyages sensationnels, à bord de ce petit palace roulant.

Parfois, le week-end, lorsque nous faisons les courses avec mes parents, nous la retrouvons garée sur le parking du supermarché, fière, le port altier, ses chromes brillant sous le soleil.

« Une voiture d'exception » disait mon père, qui roulait à l'époque dans une vieille Peugeot 504 blanche, autrement plus traditionnelle.

« Presque une américaine » ajoutait-il.

J'avais à cette époque un ami de mon âge qui se prénomme Mitch et nous nous retrouvons tous les samedis et les dimanches pour nous divertir après une semaine d'école, de devoirs et de leçons contraignants.

Mitch était habité par la même passion pour les automobiles que moi bien qu'il préférât de loin les motos.

Il regardait cependant les belles conduites intérieures aux chromes rutilants et consultait des revues sur le sujet, toutes plus détaillées les unes que les autres.

Je lui avais fait découvrir l'aristocrate déesse à laquelle il vouait un culte presque aussi fort que moi.

Ce serait à n'en pas douter la voiture que nous achèterions plus tard lorsque nous serions en âge de conduire.

Avec mon ami, je me souviens, à trente ans d'écart comme si c'était hier, des nombreux jeux que nous organisions dans les bois, des personnages que nous inventions et des cabanes construites avec les branches mortes, quelques ficelles et un peu d'imagination et nos fréquentes visites à la déesse garée dans la rue, au grand dam de mes parents qui n'approuvaient guère cette fixation excessive sur un objet qui ne nous appartenait pas, d'autant que le voisin d'en face ne devait guère apprécier cela.

Il y prenait grand soin d'ailleurs, la nettoyant plus d'une fois par semaine, ne supportant pas la moindre rayure, trace de graisse, de poussière. Il la bichonnait avec sa nénéte, y tenant comme à la prune de ses yeux.

C'était un peu la femme qu'il n'avait pas eue. Bien des fois, j'avais constaté qu'il la démontait presque entièrement. Il faisait briller les chromes et passait une peau de chamois sur la tôle et le pare brise. Il devait s'y connaître en mécanique et en entretien car nul n'ignorait que la déesse demandait de bonnes connaissances pour s'offrir le luxe de rouler avec au quotidien.

Mitch et moi-même éprouvions toujours la même fascination. Parfois, les sombres dimanches en hiver, nous regardions par la fenêtre la voiture avec à son bord le voisin, tout phares allumés. L'auto semblait plus fascinante que le jour. J'avais presque un peu peur en regardant ce monstre mécanique qui me rappelait une sorte d'animal, les grands yeux qui nous fixaient avec intensité.

Un soir d'hiver, nous avons joué à la bataille avec Mitch tout l'après-midi dans ma chambre d'où nous pouvions guetter l'auto du voisin. Un léger brouillard avait envahi la rue et les arbres de la forêt avaient un aspect quelque

peu fantomatique. Nous aperçûmes la déesse tout juste rentrée dans le garage, les feux allumés.

Quelques minutes plus tard, les feux s'éteignaient. L'homme venait de passer la porte sans la fermer. Déjà, il se trouvait dans une autre pièce de la maison, la lumière nous parvenant d'une fenêtre.

- C'est le moment dis-je un peu nerveux à l'adresse de Mitch.
- On enfile nos blousons et on y va !

Nous sortîmes de la maison sans prévenir nos parents et traversâmes la rue, envahis par le brouillard.

Bientôt, nous nous retrouvâmes juste à côté de la porte du garage du voisin, haletants, cherchant à nous faire tout petits.

- Viens et vite ! fis-je à mi-voix.

Nous pénétrâmes dans le garage et cherchâmes à tâtons l'interrupteur. Dès que la lumière envahit les lieux, nous refermâmes doucement la porte derrière nous.

- Le type peut revenir à tout moment.
- T'inquiète repris-je, il est occupé ailleurs.

Dans le garage d'assez modeste dimension, la déesse paraissait encore plus impressionnante qu'à l'ordinaire, trônant telle une reine.

Il y avait bien d'autres choses dans la pièce mais l'auto volait la vedette aux outils parfaitement rangés. Je tremblais devant tant de soin sachant que Mitch et moi-même allions créer un peu de désordre en ce moment.

Nous étions les intrus bien imprudents de nous lancer dans une telle entreprise.

Nous nous approchâmes du capot. Le moteur était encore chaud. Nous devons faire vite car nous risquons gros si l'homme nous découvrait dans son garage.

Que ferait-il de ces deux gamins trop curieux ? Alerterait-il la police, nos parents ? Nous corrigerait-il ?

La curiosité étant plus forte que tout, j'actionnai la poignée, côté conducteur. La porte s'ouvrit et une forte odeur de cuir mêlée à celle de caoutchouc et de la colle nous emplit les narines. Mitch ouvrit la porte côté passager et nous montâmes tous deux à bord de l'auto au même moment nous installant dans les confortables fauteuils.

L'auto se cambra légèrement sous notre poids émettant quelques grognements étranges.

A l'intérieur, nous nous sentions à des kilomètres de la vie réelle. Nous nous trouvions en un lieu feutré, calme, luxueux.

- Si une alarme se déclenchait chuchota Mitch, un peu inquiet.

- Ca l'aurait fait bien avant répondis-je plutôt nerveux.

- T'as-vu le volant ? Et le tableau de bord ? Mitch était excité comme une puce à la vue des éléments de l'auto.

- Vise un peu le cuir et la moquette.

- Si nos parents nous voyaient fis-je.

- T'as vu le compteur kilométrique ?

Celui-ci indiquait un chiffre relativement bas. Nous ouvrîmes la boîte à gants puis nous laissâmes trainer nos yeux un peu partout ne nous lassant pas du spectacle de cette splendide conduite intérieure.

De la banquette arrière au cuir parfaitement entretenu jusqu'au plafonnier, de l'allume cigare à la montre à quartz, tout fut observé en détail. Garçons bien curieux que nous étions !

Rattrapés par la réalité cependant, nous nous rendions compte qu'il fallait sortir de l'auto au plus vite pour ne pas nous faire prendre.

Soudain, la porte s'ouvrit avec grand fracas. Nous eûmes à peine le temps de nous retourner que nous vîmes une longue silhouette s'approcher de l'auto. Nous étions pâles comme la mort.

- Que faites-vous ici ? gronda l'homme, terrible, comme fou.

- Sortez de là immédiatement ! fit-il en ouvrant la portière de la DS avec rage.

Nous nous exécutâmes, complètement tétanisés par la voix et l'expression du type dont les traits étaient défigurés par la colère.

- Que faites-vous ici ? beugla t-il de nouveau sans attendre de réponse.

Nous tremblions des pieds à la tête.

- Vous vouliez me voler hein, c'est ça ? Répondez !

- Non monsieur fis-je complètement démuni.

- Fichez-moi le camp immédiatement avant que je vous frictionne les oreilles et que j'appelle la police ! Et que je ne vous retrouve jamais par ici, vous entendez ?

Nous ne nous le fîmes par répéter et quittâmes le garage en quatrième vitesse. Nous sortîmes de la propriété de l'homme, tout retournés par la séance de remontrance.

Dehors, le froid nous piqua le visage, nous traversâmes la rue et pénétrâmes dans ma maison croisant mes parents interdits qui se demandèrent où nous étions passés.

Le soir même de la visite que nous avions faite à la voiture, j'eus d'horribles cauchemars.

Dans le premier, j'étais seul dans l'auto à la place du conducteur, comme l'après-midi de la visite, mais bientôt, les essuie-glaces se mirent en marche seuls ainsi que les divers clignotants intérieurs ce qui me glaça profondément le sang. Ensuite, le siège bascula en arrière puis la ceinture de sécurité s'enroula autour de ma taille comme un serpent me laissant prisonnier.

L'horreur absolue de la scène fut atteinte lorsque le propriétaire de l'auto apparut, un horrible sourire aux lèvres, juste devant la déesse.

Je me réveillai en sueur, tremblant de tous mes membres, glacé, la respiration hachée.

Dans le second cauchemar, je me trouvais seul dans la rue sous la brume hivernale.

Bientôt, je vis au loin un véhicule, les phares avant allumés, qui me rejoignit rapidement. J'aperçus soudain la DS, menaçante, ses gros yeux ouverts, affreux, me poursuivant tandis que je courais à perdre haleine sans personne pour me secourir. Je courais encore et toujours puis me réveillais dans mes draps trempés de sueur.

Le troisième et dernier cauchemar fut plus terrible encore.

J'étais en forêt seul.

Bientôt, les deux phares de l'auto m'apparurent, me jetant des éclairs assassins. De nouveau, l'auto me poursuivit parmi les arbres le long desquels elle se frayait un chemin, écrasant fougères, plantes et arbustes, ne se préoccupant que de moi. Et je détalais tel un lièvre, à bout de souffle n'ayant pas même la force de crier. Sans cesse, je me retournais pour constater la vision d'effroi que me procurait l'auto : son large capot à moitié ouvert telle une gueule béante prête à me happer. J'allais disparaître derrière les grands yeux horribles. La DS n'était plus une machine ni même un animal. Elle était plus affreuse encore.

Elle était une aberration mécanique.

Aucun bosquet, aucun arbre ne pouvait me protéger de son effroyable poursuite, de sa gloutonnerie. Elle me dévorait sans la moindre pitié. Et je sentis bientôt le métal froid sur mon corps puis un atroce goût de sang dans la bouche.

Je me réveillai encore plus effrayé que lors des deux rêves précédents. J'avais les yeux révulsés.

Il me fallut quelques instants pour reprendre mes esprits, me rendre compte que je me trouvais dans ma chambre, loin de toutes ces visions horribles, proche de mes parents, prêts à me porter secours sans doute.

Je ne dis jamais mot de cette histoire ni à Mitch ni à mes aïeux. D'ailleurs, auraient-ils pu comprendre ?

Ces cauchemars étaient sans doute naturels lorsqu'on s'intéressait à quelque chose de fascinant.

Je craignais que le voisin ne raconte l'aventure de mon copain et de moi-même à mes parents mais il n'en fut rien.

Toujours distant et dur, l'homme ne parla pas plus à l'avenir à mes géniteurs que par le passé.

Avec Mitch, nous tentâmes d'oublier la DS.

Cinq années s'écoulèrent.

J'avais grandi et pris du plomb dans la tête.

Un beau jour, mes parents déménagèrent et nous allâmes nous installer dans le sud de la France près du soleil. Comme tous les jeunes de mon âge, je connus mon premier flirt à l'âge de quinze ans puis découvris l'amour. Je passai plus tard mon bac puis décidai d'entrer dans la vie active après une année d'étude dans le commerce. Je devins comptable.

. Trente ans environ passèrent depuis l'épisode cuisant de la DS.

J'étais célibataire et vivais dans un petit appartement moderne d'une petite ville de province loin des brouillards de mon enfance. Trente ans que je n'avais pas revu Mitch.

Un jour, je pris quelques vacances pour m'aérer l'esprit, voir autre chose que des chiffres toute la journée.

Je me rendis dans l'est de la France dans ma 307 Peugeot flambant neuve. Je m'arrêtai à Verdun.

Depuis ces longues années, j'avais, je dois le dire, un peu oublié ces goûts d'enfant pour les automobiles.

Certes, j'appréciais toujours les beaux modèles, les jolies carrosseries des véhicules d'hier et d'aujourd'hui mais j'avais d'autres préoccupations plus en rapport avec mon âge et ma profession.

Cependant, en circulant dans les rues de Verdun, je tombai sur un vieux garage dont les autos entreposées derrière le bâtiment dans un vaste champ retinrent mon attention.

De loin, j'apercevais des véhicules des années 70, 80 ou 90 en attente d'éventuels acheteurs pour la pièce.

Les voitures de ma jeunesse...

Il me semblait que chacun pouvait pénétrer dans le champ, ce que je fis.

Une Renault 12 blanche à l'avant accidenté était entourée d'une Renault 5 sans roues et d'une Peugeot 504 beige clair à laquelle il manquait une aile. Il y avait aussi une estafette grise voisinant avec une GS qui semblait s'enfoncer dans la terre, une Panhard bordeaux passé en plutôt bon état à côté d'une Renault 16 fort rouillée. Il y avait également deux autocars se faisant face pour lesquels il manquait deux feux à l'arrière et dont les vitres étaient brisées presque entièrement.

En l'espace de quelques minutes, tout mon passé d'enfant me revint en mémoire et Mitch, le garçon dont je n'avais plus eu de nouvelles depuis des lustres.

J'avais de nouveau dix ans ; j'étais aux anges.

Parmi ce dépôt d'automobiles, je reconnus aussi des DS, des Peugeot 404, des 204, des 305 et aussi des Renault 6 ou 18 en compagnie de Fiat ou de Mercedes.

Je remarquai aussi une vieille 4L rouillant joliment, modèle pour lequel des souvenirs lointains me revinrent en mémoire. Je me rappelai être monté à la place du conducteur et avoir joué des heures durant au chauffeur, embarquant comme passagères, quelques petites cousines à l'arrière.

Au loin, une auto attira particulièrement mon regard de façon étrange : Coincée entre une Peugeot 404 et une Renault 8, toute bleue, la DS était pourtant peu apparente.

Plus je m'approchai, plus un sentiment étrange s'accroissait en moi.

Arrivé à hauteur du véhicule, je constatai qu'il était passablement défraîchi. Les deux roues avant étaient crevées mais celles à l'arrière demeuraient intactes. Certaines parties de la

carrosserie rouillaient. Les bas des portes étaient victimes de corrosion.

Je jetai un coup d'œil à l'intérieur et ressentis une légère angoisse, mêlée de fascination.

Des images anciennes me trottèrent dans la tête et je me revis trente ans plus tôt face à la DS bleue du voisin de mes parents.

Il s'agissait d'un modèle similaire, comme indiqué à l'arrière du véhicule.

En revanche, je n'aurais su dire si le numéro d'immatriculation était le même que celui de l'ancienne auto. Chiffres et lettres dansaient dans ma tête.

Soudain, je haussai les épaules et me mis à rire nerveusement.

Le tas de ferraille n'était pas l'ancienne déesse que j'avais connue trente ans plus tôt. Celle-ci avait dû finir en petit cube depuis belle lurette, à moins qu'elle n'ait été conservée par un propriétaire soigneux attiré par les antiquités.

Non, cette DS bleue n'avait rien de commun avec l'auto que j'avais trouvé maléfique à l'époque car je n'étais qu'un gamin un peu farfelu. Cette DS était une vieille auto qui finissait sa vie dans un cimetière d'autos d'où aurait pu venir à tout moment un employé furieux de mon intrusion.

Une voiture diabolique, ça n'existe pas ! Uniquement dans les contes pour enfants et encore je n'en ai jamais lu.

Cependant, une certaine curiosité me poussa à détailler le véhicule, de l'avant à l'arrière.

J'actionnai la poignée de la Citroën et ouvris la porte avant côté conducteur. Poussé par je ne sais quel intérêt bizarre, un restant d'enfance fanée peut-être, je me mis au volant de l'auto, un petit sourire aux lèvres.

Mon bien être fut de courte durée.

Progressivement, je ressentis incroyablement la même oppression qu'à dix ans, le même sentiment de fascination mêlé d'angoisse.

Je jouais à l'auto tournant le volant en tout sens, tirant les manettes, pressant les boutons, ouvrant la boîte à gants me retournant avec une impression étrange de déjà vu. Une odeur de vieux cuir me prenait à la gorge.

Je sortis du véhicule puis examinai la peinture bleue de la carrosserie. Que n'avais-je relevé le numéro d'immatriculation naguère...

Je quittai finalement l'auto et sortis de ce vieux champ, à l'allure triste.

Au restaurant le soir même, je ris de mes anciennes peurs et de ces souvenirs du temps de mes chimères enfantines. Je me régalai d'une choucroute à la bière et finis par une délicieuse tarte aux mirabelles.

Je réglai le serveur et rejoignis mon hôtel, bien décidé à oublier l'épisode stupide de la DS.

Je regardai un reportage sur la nature et m'endormis vers onze heures du soir, serein.

Olivier BRIAT